

La vie et ses secrets

Gabrielle Poulin, *Le livre de déraison*, Sudbury, Prise de parole, 1994, 193 pages

Andrée Lacelle

Numéro 78, septembre 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/42293ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lacelle, A. (1994). Compte rendu de [La vie et ses secrets / Gabrielle Poulin, *Le livre de déraison*, Sudbury, Prise de parole, 1994, 193 pages]. *Liaison*, (78), 35–35.

La vie et ses secrets

Dans *Le livre de déraison*, au gré du vrai et du fantasmé, Virginie Santerre livre ce versant caché de sa vie dont le secret, s'il est révélé, néanmoins reste intact. On l'aura deviné, dans ce roman, l'intensité est de tous les instants. Ce va-et-vient entre la réalité et le rêve convie au Réel, celui de la sensation captée ou imaginée. Ce croisement fertile entre deux mondes génère une phrase souple et déliée qui évoque la saveur de la vie. Comme lorsque le cœur ouvre les voies de l'esprit, en cette vie, depuis la mort, une grand-mère parle à sa petite-fille Michelle. Comme si seul ce qui est écrit accédait à l'existence, suivant le mode intimiste que suggèrent la correspondance et le journal intime, elle entreprend de rendre vivant ce que souvent la réalité fige. Une lettre et deux cahiers : le livre de raison dans lequel sont consignés, sans plus, les faits marquants de la vie de famille, et le livre de déraison, legs d'amour d'une morte vivante racontant son périple libérateur de l'inconfort qu'engendrent manques et mille regrets.

«Dans le grand piano ouvert m'est apparu le petit cercueil blanc d'où s'élève, mêlée aux accords de la marche funèbre, la musique de mes obsessions et de mes fantasmes.» Sculpté à même un silence intérieur habité de vertiges, ce roman semble écrit dans l'obsession de l'ouïe. Dès l'enfance, la présence de la musique marque Virginie : «... la mélodie du *tourment* dont l'unique octave d'un piano jouet, épelant, m'a appris le sens.» Ah ! vous dirais-je *maman*, ce qui cause mon *tourment*. «Le temps de la musique, n'est-ce pas toujours le présent ? (...) Mon corps n'a plus d'âge. Je suis en même temps, dans le même espace, dans le même souffle et le même geste, l'enfant, la novice, l'épouse, la mère et la vieille femme que je suis devenue.» Autres exemples : les allusions à la voix dont celle du prêtre derrière la grille du confessionnal, des passages uniques sur la musique s'entremêlant à des considé-

rations sur l'écriture, et l'histoire d'amour ultime de deux êtres vieillissant, un amour qui s'invente dès les premières mesures d'un nocturne de Chopin. C'est le personnage de Gabriel, ce vieil homme pianiste en compagnie duquel Virginie vivra enfin l'amour, ainsi qu'elle l'eût toujours souhaité, soit par la vertu du rêve plus vrai que la vie. Cet amour pur et passionné, presque claudélien par sa sensualité diaphane, prend tout son sens un soir de bal masqué, où «l'ombre d'un couple sacrilège brave les interdits».



Photo : Jules Villemaire

Fausse nonne et faux moine dansent la vie... «Si Dieu parle, c'est par la musique.» Enfin, il y a cette allégorie troublante de la religieuse enfant, où une petite fille déguisée en religieuse par ses grandes sœurs, à l'occasion du Mardi gras, se retrouve, angoissée et honteuse, prisonnière la nuit, dans l'église du village. Comment s'en sortira-t-elle ? Par le son, encore une fois : ce seront les cloches, bien sûr, qu'elle s'emploiera à faire sonner de toutes ses forces.

Si dans *La Couronne d'oubli* (Prise de parole, 1990), une Florence amnésique se raconte, dans *Le livre de déraison*, si

près de la mort, Virginie délie le nœud de sa vie. Gabrielle Poulin privilégie les états-seuils, ces non-lieux propices à la révélation : l'amnésie feinte ou réelle, le rêve éveillé, la fin du jour, la fin des jours. Le nom de la narratrice, Virginie Santerre, évoque l'involé et l'absence de lieu, manifestes ici dans le dénuement et l'isolement auxquels elle s'astreint. Composant une matière romanesque dense, au rythme de retours sur le passé, la romancière tisse un lien d'amour entre ses personnages. Il y a Michelle, vue par sa grand-mère comme une battante, une femme-épée dont le nom rappelle celui d'un archange... Puis il y a Gabriel (autre archange), celui «par qui la parole devient chair» et dont l'attrait fluide, quasi transcendant, tient à ses mains courant sur le piano. Mais, dans le jaillissement de la mémoire, il y a aussi l'inavouable, cette mort précoce et odieuse d'un fils, Frédéric. En symbiose, ce triangle de silhouettes émane de Virginie, et pour ainsi dire, y retourne.

Quand l'écriture sert d'ancrage à la vie. «Dans les grands livres que Michelle m'a prêtés, je n'ai cherché que des surcroîts de vie. Chaque fois que j'en ouvrais un, c'était comme si je m'approchais d'une fenêtre percée dans un mur aveugle de ma maison. Je me penchais. Je ne voyais rien d'abord qu'une sorte d'obscurité blanche. Puis des ombres se dessinaient. (...) Je m'en allais dans un autre temps, un temps qui n'a pas de commencement et ne peut non plus finir.» C'est au contact des livres et par l'écriture, quand elle frôle quelque chose d'abyssal, que Virginie se nourrit des vertiges de l'imagination. Et lorsqu'elle s'éteint, elle reste à jamais souveraine de son temple intérieur, car désormais, la vie et ses secrets sont engloutis de l'autre côté du temps. Un livre émouvant.

ANDRÉE LACELLE

Gabrielle Poulin, *Le livre de déraison*, Sudbury, Prise de parole, 1994, 193 pages.